



Jules Raimu

Comme l'arsène Lupin grenoblois, M. Victor donnait à ceux qui l'approchaient une impression d'honorabilité inébranlable et d'affable bonhomie. Le terrain de comparaison s'arrête toutefois là, car, empressé à rendre service, régulier dans ses habitudes familiales, il se contentait de recueillir la marchandise rafalée par des sbires, ne portait que le complet-veston, employait les rues pour se déplacer dans sa ville et non ce boulevard pour chats qui est la gouttière. Enfin, si l'un court encore, nous avons vu l'autre démasqué.

Sorti de sa boutique : un bazar, et de l'arrière-boutique, moins accessible : un brio à-bras, M. Victor était un grand enfant. La naissance d'un héritier le réjouissait à des heures d'angoisse et le fondaire de tendresse pour tous les siens : mère, femme, rejeton. Jusqu'aux gosses du quartier qui profitaient de son émotion. C'est pourquoi ce soir-là qu'il vit rouge et qu'il tua un maître-chanteur. Il laissa condamner à sa place un innocent, le cordonnier Bastien, et pensa payer sa dette en lui fournissant un mariage de bonne vie et meurs.

Petit à petit les remords le visitèrent et s'aggravèrent. Il pensa les faire taire en s'occupant du fils de Bastien, mais devant grincheux, irrité. Son secret envahissait son existence, le détacha de sa femme. Son désir de réparer grandit chaque jour, au point qu'il cacha dans sa maison Bastien, évadé du pénitencier. Puis, à la fin, bien que se sentant

traqué à cause de ses bonités inhabituelles chez le meilleur être humain. Il tenta sa chance, jura serré et perdit.

Espérons qu'après la tranquillité le reprit si l'on en juge par la boutade qu'il décocha au commissaire de police. Ce nouveau procureur Hallers, congu dans la tradition du méridional, permit à notre grand Raimu une inimitable création.

J'ai entendu des spectatrices objecter que cette histoire ne tenait pas debout, car aucune épouse n'aurait pu ignorer les agissements de son mari. Passe encore pour le meurtre, mais pas pour le roci. Si elles s'étaient adressées à moi, je leur en remis en mémoire l'exemple d'un célèbre escroc qui finit à Chamoux.

Le rôle de Madeleine Renaud n'est dans le film que de second plan. Elle découvre certaines choses, mais jusqu'où sa compréhension va-t-elle ? nous l'ignorons. L'auteur n'a pas jugé utile d'élever un autre individu que M. Victor, à l'analyse détaillée.

L'intrigue est bien charpentée, mais elle vaut surtout par l'interprétation. Raimu est excellent ainsi que Pierre Blanchard.

Malgré de nombreux traits qui veulent être comiques, la sombre histoire de meurtre, d'erreur judiciaire et d'adultère se déroule sans que rien ne vienne marquer ou adoucir la tragédie familiale et l'immoralité de l'intrigue.



Pierre Blanchard

La jeune Roberts, dont les parents accaparés par les affaires ou la vie mondaine, délaissent l'éducation familiale en la confiant à une gouvernante et à des domestiques, est une enfant insupportable.

Après maintes incartades, elle provoque un accident mortel et accède un domestique. C'est lui - et est condamné. Cependant, la vérité étant découverte, le condamné est réhabilité et Roberts est envoyée dans une école de redressement.

D'abord insupportable, Roberts se laisse gagner par la patiente douceur de la directrice et se corrige totalement, au point que l'on va la rendre à sa famille. Roberts refuse énergiquement. Les parents comprennent alors que leur enfant n'a pas trouvé au foyer l'affection qui lui était nécessaire et ils vont désormais réparer cette lacune dans l'éducation.

Œuvre à thèse sur l'éducation. Sa valeur cinématographique est certaine. Son influence peut être salutaire.

Elle est bâtie sur l'idée que l'affection est nécessaire à la l'éducation de l'enfant. Sans elle, l'instruction et la nature mauvaise ne font que caractères vicieux ou méchants. Pour être simplement soulignée, la leçon doit cependant porter.

La place de la religion est nulle, c'est regrettable pour un tel sujet.

# L'enfant rebelle

Comédie d'Arthur Lubin



Bonita Granville, l'enfant rebelle

La petite fée des glaces inspire obligatoirement des contes. Jusqu'à présent, leur thème observe une gloire ascendante : une paysanne se voit remarquer puis devient championne du monde, princesse, vedette. Comme ce crescendo est immuable et qu'il est nécessaire de broder chaque fois la même esquisse de soles neuves, l'intrigue évolue et se complique.

Bientôt, on devra pourtant tourner la difficulté et faire suivre à Sonja le chemin inverse, c'est-à-dire qu'après de louanges et fatigués d'acclamations, elle finira par aller patiner seule avec le partenaire ou l'admirateur de ses rêves. Sans cela, on risquera fort d'ici deux ou trois futures productions, de la perdre au milieu d'imbroglios précipités dans le champ de l'action, comme une rangée de dominos qui s'écroule.

Sur de la pellicule, il n'est pas difficile d'organiser un grand raid et de le réussir, aussi César Romero, chef d'orchestre américain, effectuée-t-elle d'une traite le vol New-York-Norvège en compagnie de son manager, don Amèche. Atterrissant faute de carburant dans un village, où garçons et filles célèbrent le Carnaval de la Glace, ils se mêlent à la population en liesse. César invite à danser deux fois une blondinette, ce qui équivaut à une demande en mariage et reprend l'air sitôt après. Comme une gitane lui a dit que son fiancé viendrait de loin, elle se voit dans sa fuite qu'un contretemps et le poursuit en Amérique, où elle n'est pas longue à s'apercevoir qu'il est un amoureux de la plus belle eau. Le manager de César devient le sien et s'éprend d'elle. Au bout d'un an, le nom de la Norvégienne brille en lettres de feu, mais elle décourage don Amèche, n'ayant qu'un plan : la célébrité pour intéresser César.

Ici j'abandonne le détail des événements, car toute la dernière partie de l'orchestration devrait être scandée par « se marira, se marira pas », sur l'air des lampions. Après son pesant de disputes et de bouderies, Sonja, qui a enfin découvert de qui elle était amoureuse, de don Amèche bien sûr, l'épousera, tandis que César le célibataire invétéré se fera forcer la main par une femme panthère qui, de la manière forte, saura punir ses incartades.

Nous ne nous attendions pas à autre chose qu'à une Norvège alouhettée sur une carte, puis condamnée en un village d'opérette, maisons de carton sur fond d'acide borique. Le costume national est seyant à Sonja Henie. Elle le troque bientôt pour une série de tenues de patineuse proménées à travers une Amérique d'intérieurs révélés par des pistes glacées, des ballets brillants, des enseignes lumineuses, de intermédiaires de cabaret, de auditions d'orchestre ou le « swing » tient le pas sur la romance.

Il y a aussi les scènes d'amour avec les désespoirs qui leur font suite, puis les potiches brisées, qui sont de partout. Les démonstrations d'une vedette sont rarement prises de bas en haut, même pour les danseuses où les pieds jouent un grand rôle. Dans *L'Escale du Bonheur*, nous avons à la hauteur de nos yeux les patins de Sonja Henie et la précision de ses figures apparaît dans un style inouï. De temps en temps, la caméra se recule et encadre d'un rectangle d'air la grâce allée de l'écouillante qui a discipliné la technique au gré de son plaisir, qui bondit, saute et tourne.

Je vous salue que ce film ne lance aucune découverte : ses interprètes ont du talent, le cas n'est pas rare, mais Sonja Henie-laisse une belle impression d'aisance et de facilité.

# L'escale du bonheur



Sonja Henie dans « L'escale du bonheur »



Sonja Henie et César Romero dans « L'escale du bonheur »



Fernand Gravey dans « La peur du scandale »

On dit qu'elle n'est pas très répandue chez les stars, ces dames craignant par-dessus tout l'oubli et non une publicité un peu tapageuse.

Comme M<sup>lle</sup> Kay Winters est venue à Paris avec un nom d'emprunt, une perruque brune, l'horreur des journalistes et des questions invidieuses, le désir de visiter Montmartre seule, la crainte des complications courantes et sentimentales, il y a tout lieu de croire que le film dont elle est l'héroïne, pourrait rester à mi-chemin entre le nouveau et le vieux monde. Il reste même un peu dans les choux, son thème ne brillant pas d'une originalité particulière et nos coeurs français d'appréciateurs répu- diant le Montmartre qu'il nous inflige.

Kay y fait la connaissance de René Villardel. Ils dînent ensemble et le lendemain doivent se retrouver, mais une circonstance fâcheuse décide la voyageuse à rallier Londres. René s'y rend à son tour et à la fois pour ne pas s'éloigner de l'objet aimé et, pour trouver un moyen d'existence, s'impose à la jeune femme comme cuisinier.

A quoi servent, je vous le demande un peu, les précautions dont elle s'est entourée pour avoir la paix, maintenant qu'elle a introduit le coup dans la bergère ?

Dès huit heures du matin, ses amies affluent dans sa chambre en quête de potins, pour voir simplement la tête

qu'elle fait et apercevoir le séduisant cuisinier. La verve de ses relations est aiguës, les reporters assillent sa porte. C'est le scandale. Pour l'étouffer, elle annonce ses fiançailles avec un prétendant ridicule. Mais le cuisinier veille et finalement avoue qu'il est marié, descendant d'une illustre famille française et sa « petronne » consentira à fuir à Paris avec lui.

Le sujet manque de solidité et on en a encore dissocié la trame en essayant de mélanger à l'humour américain un certain traditionalisme français. Ce dualisme n'est pas viable et l'interprétation sautillante d'un climat à l'autre avec la même fragilité.

Pourtant Fernand Gravey y témoigne de belles qualités : enthousiasme, jeunesse, gaieté. On se demande pourquoi les réalisateurs, ayant à leur disposition ce Parisien, ne se soient pas servis de ses connaissances et de ses lumières pour le chapitre montmartrois. Dans cette évocation aussi fantaisiste que celle d'une vache portant un tablier, il ressort une fois de plus que si les Américains se fientent de la perspective et n'atteignent pas à la réelle atmosphère hors la leur, ils présentent toujours des Français de belle humeur. Allons, la réputation du gay Paris est solide !

Carole Lombard est jolie, mais entraînée dans quelle étrange aventure !



Carole Lombard et Marie Wilson dans « La peur du scandale »

# Le retour de Danièle Darrieux

Nombreuses maintenant sont nos vedettes ayant franchi l'Atlantique pour tourner dans les studios d'Hollywood.

Aucun retour en France, de l'une d'elles, ne fut aussi impatiemment attendu que celui de Danièle Darrieux. On sait que cette artiste, que le monde entier nous envie, vient de tourner à Hollywood *La rage de Paris*.

Elle revient en France pour remplir ses engagements qui la tiennent à deux productions dont *Katia*, que va réaliser Maurice Tourneur, et *Retour à l'Aube*, dont Henri Decoin, son mari, assurera la réalisation.

Les Américains essaieront de retenir chez eux Danièle Darrieux et lui firent pour cela des offres absolument brul-



Un récent portrait d'Olympe Bradas

Jugés dignes d'une mention spéciale. En voici la liste dans l'ordre de classement d'après leurs mérites respectifs :

*Astour d'une tierce* (Maurice Legrier).  
*Paz* (Maurice Duvalay).  
*La tendresse mer* (Ludovic Friper).  
*Yanetta* (Urban Milly).  
*Expédition* (Guy Mennessier).  
*La vie de Marie* (Pierre Marbols).  
*Le vol du Godland* (Henriette Robitaille).

*Symphonie papale* (Lucien Larbaletier).  
*Un homme de Dieu* (Gaston Chantrieux).  
*La bergère des âmes* (abbé René Ga. II).  
*Ginette la bergère* (Félix Gallot).

# MARIAGE DOUBLE

Le despotique Margit Agnew veut marier sa sœur Irène à Waldo Beaver, mais ceux-ci sont possédés du désir de faire du cinéma et passent le plus clair de leur temps à répéter les scènes d'un film imaginaire sous la direction d'un aimable loufoque : Charlie Lodge.

Lorsque Margit apprend l'aventure, elle veut s'y opposer et se trouve entraînée dans le sillage de Charlie. Bientôt, elle tombe amoureuse de Charlie, tandis que celui-ci prétend se marier à Irène. La cérémonie va avoir lieu, mais ce n'est qu'un subterfuge auquel Charlie aura eu recours pour forcer Waldo à faire le bonheur d'Irène qu'il aime et à laquelle il n'ose se déclarer. Il y aura deux mariages au lieu d'un.

Production très comique, burlesque même, où l'humour américain est déchaîné.

Thème amusant, exploité avec beaucoup de verve comique. Il est entremêlé de propos regrettables et surtout d'une situation inadmissible que tout le comique du monde ne peut faire oublier. L'impression d'ensemble cependant s'en trouve atténuée.

# LE CONCOURS DE SCENARIOS DE L'ILLUSTRAZIONE VATICANA

Un envoi français  
**LE SOUFFLE DE LA VIE**  
 du R.P. Granec enlève le premier prix

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le palmarès du concours cinématographique de l'Illustrazione Vaticana à Rome :

Dans tous les pays, le Concours International de scénarios de l'Illustrazione Vaticana a obtenu un magnifique succès. Sur 362 travaux présentés, 109 représentèrent la participation française de beaucoup la plus nombreuse, suivie de loin par celle de l'Italie composée de 45 envois seulement.

Cette supériorité numérique s'accompagnait d'une évidente supériorité qualitative que le jury s'approprié à proclamer en décernant le grand prix du concours et quinze mentions à autants de scénarios français.

Le premier prix, du montant de 20.000 lires, sera attribué au R. P. GRANEC (Seine-et-Oise), auteur du scénario intitulé : *Le souffle de la vie*. Il s'agit là d'une œuvre remarquable qui transparaît le spectateur en pleine Amérique, chez les Indiens, pour le faire passer par tous les sentiments susceptibles de remouvoir. Deux protagonistes : un colonisateur, avide et brutal, un missionnaire héroïque et jamais las ; d'où conflits d'idées, chocs de caractères parfois violents, mais finalement apaisés, qui permettent à l'auteur de traiter son

sujet comme une étude psychologique de la qualité la plus rare. Ajoutés à cela des épisodes judicieusement choisis et savamment disposés où alternent ombres et lumières, des scènes tour à tour divertissantes et dramatiques, des paysages largement traités avec une action des plus soutenues et des plus serrées. Le sens très humain et profond de ce travail qui doit réveiller le fibres les plus sensibles du public, s'apparenterait assez bien à certaines réalisations tourmentées, mais pacifiantes, de Julien Duvivier. Aussi peut-on supposer, que si cet artiste avait eu l'intention de s'installer à Hollywood, le jury de l'Illustrazione Vaticana, conformément à sa

règlement du concours, l'aurait prié de réaliser le beau scénario du R. P. Granec.

Deux autres travaux français reçoivent une mention spéciale avec un prix de 5.000 lires. Le premier, intitulé *Saint François d'Assise* (Marcel Poillet) sera déclaré le meilleur scénario religieux. Le second, *Catholictés* (Gustave Malard, Monse-Carlo), sera proclamé le meilleur scénario de propagande catholique.

Un troisième manuscrit inspiré de l'Ancien Testament : *L'homme des songes* (M. Habé Guenlin), a retenu également la meilleure attention du jury. Enfin, de nombreux travaux ont été

su plus grand retentissement.